

L'ESSOR DE LA CAPOEIRA EN EUROPE : « AJUSTEMENTS CONTEXTUELS » DES CODES DE JEU ET ÉVOLUTION DES FORMES DE VIOLENCES

Monica Aceti

Doctorante

Laboratoire d'Anthropologie et de Sociologie

Université de Franche-Comté, France

Recebimento/Aprovação:

Artigo selecionado pela Comissão Científica do Congresso "Sports, violence and racism in Europe", realizado na Universidade Rennes 2/França, em maio de 2007

Résumé

Les codes d'interaction qui régissent les jeux de capoeira diffèrent des règlements canoniques et universels des rencontres sportives par leur variabilités sociocontextuelles. Un geste identique effectué dans des conditions différentes (lieux, acteurs, formes d'organisation, finalités ...) peut donner lieu à des interprétations divergentes. En partant de l'analyse de ces codes associés à des normes fluctuantes, le concept de violence dans les « roda de capoeira » fait l'objet de cet article. Si certains résultats (Aceti, 2005) ont montré que les contacts physiques lors des jeux pouvaient tendre à une diminution de leur intensité traumatique, et suivre en cela l'idée d'une euphémisation de la violence, propre au « processus de civilisation » de Norbert Elias, la prise en compte des formes de domination symbolique (abus de pouvoir, dénégation, effet de « distinction culturelle », etc.) contrebalance la théorie élasienne et ouvre à des perspectives de recherches composites.

Mots-clefs : capoeira, violence, ajustement contextuel

L'implantation de la capoeira en Europe est un phénomène récent, datant d'une vingtaine d'années. L'augmentation du nombre de ses adeptes, en ce début de 21^{ème} siècle, témoigne d'une vitalité particulière. Tantôt danse, jeu, théâtre, sport ou lutte, cette pratique d'origine afro-brésilienne se trouve également être instrumentalisée à des fins sociales, éducatives, salutaires, thérapeutiques, touristiques ou économiques. Sa

logique interne se module à l'image d'un caméléon dans des registres organisationnels et fonctionnels diversifiés. Cette qualité polymorphe permet d'adapter la pratique à des nécessités socioéconomiques mais également aux « goûts » d'un groupe social ou d'individus particuliers. En effet, *« la sociologie du goût proposée par P. Bourdieu offre un cadre d'analyse intéressant à condition (...) d'être attentif à la diversité des expériences, des influences, des engagements et des moments qui orientent les goûts »* (Ohl, 2004, 226). Actuellement, selon l'auteur, *« le sens d'une pratique est très malléable »* et dépend des *« conditions précises de sa mise en œuvre »* (Ohl, *op. cit.*, 211). Ainsi, si cette flexibilité concourt à l'essor de la capoeira en Europe, elle complexifie également la compréhension de ses « règles » de jeu. En effet, les codes qui les régissent diffèrent des règlements canoniques et universels des rencontres sportives, en particulier par leurs instabilités temporelles et leurs variations sociocontextuelles. Un même geste, effectué dans des conditions différentes (lieux, acteurs, formes d'organisation, ...), nourrit des interprétations diverses. Par exemple, frapper l'autre joueur peut être perçu comme « normal » car « faisant partie du jeu » et de l'ordinaire des modes d'interaction d'une situation précise. Par contre, dans un autre contexte, l'action sera qualifiée de « violente » car « hors normes ». Si certains codes et rituels sont essentiels dans tel groupe, pour d'autres, ils sont inconnus, voire désavoués. Les normes et les codes associés dépendent du style de jeu du groupe, de son histoire, du niveau des adeptes, mais également de variables plus individuelles telles que la place dans la hiérarchie du groupe, le milieu social, l'origine culturelle ou le sexe. Ainsi, les fluctuations de normes donnent un caractère *a priori* informel à la pratique et peuvent être déstabilisantes lors de l'apprentissage. Mais en réalité, ces mouvances ne sont aucunement aléatoires, elle procèdent de règles précises mais changeantes, de principes

rationnels selon les points de vue et les intérêts diversifiés des individus. Ces normes s'actualisent selon ce que l'on désignera de *principe de flottement méthodique*.

En relation à ces différences de perception et à la fluctuation de ces normes, une question se pose : l'arrivée de la capoeira en Europe entraîne-elle des changements dans sa pratique ? Est-elle plus ou moins « violente » ? D'autre part, pourquoi certaines interactions sont-elles désignées comme telles, alors qu'il n'y a eu aucun contact corporel entre les joueurs ?

Dans un premier temps, des différences de rapport à la violence dans les jeux de capoeira entre le Brésil et l'Europe seront présentés. Puis une étude portant sur la diminution des contacts physiques durant les « baptêmes » (cérémonies de changement de ceinture) de capoeira dans un groupe en Suisse a posé la problématique du rapport entre ces résultats et la « réalité » de la diminution de la violence. Préciser le concept de violence s'est ainsi avéré indispensable, afin de déterminer les conditions de sa réalisation. Une réflexion sur les formes de violences symboliques, liées par exemple aux codes de l'honneur ou de la hiérarchie s'ensuit et finalement, quelques critères de reconnaissance de l'expression de la violence dans les jeux de capoeira ont été proposés.

I. Du Brésil à l'Europe : un changement de référent culturel

La violence dans les jeux de capoeira est vécue différemment en Europe par rapport au Brésil. Le « jogo duro » est une forme de jeu engagée, où les coups objectifs sont privilégiés, comme le décrit cette femme, Professeur de capoeira au Brésil:

«C'était du jogo duro, (...) On entraînait beaucoup de ponteira (coups de pied pointé frontal). (...) Je prenais des ponteira des gars, ici, ici (elle montre les endroits sur son corps)... Je rentrais toute violette à la maison. (...) à Salvador, c'était comme ça. (...) Il y avait cette histoire de vouloir être plus fort, plus résistant, plus sûr de soi. (...).(J'avais) cette immaturité de vouloir m'affirmer dans la capoeira avec la violence. C'est-à-dire, (les gens disaient) elle est bonne, parce qu'elle est bagarreuse, (...). Alors, qu'est ce qui se passait, dans les rodas

(rondes à l'intérieur desquelles se font les jeux), quand il n'y avait pas de jeu dur, je trouvais que je n'avais pas bien joué, (...) Je disais, zut, j'ai pas fait un bon jeu » (Professeur, Lausanne, 17.09.2006).

La plupart des élèves d'une étude de cas en Suisse, interrogée sur leurs expériences avec la violence, n'ont exprimé qu'un intérêt mineur pour cet aspect de la pratique :

« Ha moi, j'ai jamais été attirée par ce côté lutte, au contraire.(...) Ce côté là, je l'aimais pas. Nous, c'est vrai qu'au départ, c'était plus... (...) Mais dès le départ (...) il (le Maître) a dit qu'il pouvait pas le (le jeu de capoeira) présenter comme il le ferait au Brésil, que ça passerait pas chez nous et tu vois, la majorité des personnes, c'était des filles quand même et les filles, elles cherchent pas forcément ce côté là, elles viennent parce que c'est plutôt le côté danse, euh...le côté plaisir. » (ancienne élève, Penthaz, 14.07.2004).

D'autres élèves, ayant fréquenté des *roda* au Brésil, ont relevé des différences dans ce rapport à la violence:

«Les gens avec qui j'étais là-bas, à Belo Horizonte, m'ont dit : mais tu n'essaies pas de rentrer dans une roda parce qu'ils règlent leur compte... Et ils règlent leur compte ! Ils se massacrent la gueule, c'est très violent, c'est très, très violent (...). Et certains s'agrippaient, ils se chopaient le pull, c'était... Tu voyais qu'ils étaient fâchés, quoi, c'était plus le jeu sympa (rire) (...) Au Brésil, j'ai vu une femme se faire péter le nez, sous mes yeux, ouais, dans une roda de rue et elle s'est fait arracher la gueule, je veux dire, elle avait le pif là, c'était horrible, (...) alors j'ai senti une très nette différence entre les roda ici et là-bas. » (élève, 03.2005, Lausanne).

Dès lors, les influences du référent culturel d'insertion, qui est caractérisée en Europe, pour reprendre les termes de G. Vigarello, par l'«*endiguement insensible des violences dans la culture occidentale*», ainsi que la «*montée des autocontraintes*» et l'«*intériorisation des normes*» (Vigarello, 1988, 156) encourageraient-elles la diminution de la violence ?

Une étude portant sur l'analyse filmique des baptêmes d'un groupe de capoeira en Suisse romande (230 membres, chiffres 2005), de 1993 à 2005, a permis d'observer des adaptations ainsi que des innovations qui confirment cette hypothèse.

II. L'euphémisation de la « violence » dans une étude de terrain en Suisse

Un Maître de capoeira brésilien a développé dans une ville de Suisse romande une *Académie de capoeira*, ainsi que diverses activités culturelles corollaires telles que la fabrication d'instruments de musique, l'enseignement du portugais, la mise sur pied d'orchestres de *batucada* ou l'organisation de voyages interculturels au Brésil.

Les formes de « violences » ont été étudiées selon un certain nombre de catégories d'analyse¹ qui ont aboutit aux résultats suivants.

1. Analyse des contacts corporels lors de baptêmes dans un groupe déterminé

Entre le premier baptême, organisé en 1994, une année après l'arrivée en Suisse du Maître brésilien et la dernière cérémonie analysée (2005), trois périodes se sont dégagées :

A. La première porte sur les deux premières années (1994-95), durant lesquelles se distinguent des cas négligeables de violence corporelle dans la roda. Tous les élèves se sont fait « baptiser » par un balayage ou une prise qui les met à terre avec un degré (3) d'intensité, correspondant donc à des touches objectives. Un clivage important sépare le niveau débutant des élèves et les Maîtres et Professeurs d'origine brésilienne. En effet, les prouesses techniques et acrobatiques de ces derniers impressionnent les élèves et le public. La forme technique de capoeira effectuée par des Brésiliens en ouverture de baptême suit des codes de démonstrations artistiques. Rapidité, proximité, séquences d'enchaînement et prestations acrobatiques sont les ingrédients de ce mode de spectacularisation de la pratique. Les capacités limitées des novices ne leur permettent qu'une identification relative avec les modèles et n'ont pas provoqué, chez les spécialistes brésiliens, de réponse violente. A la différence des interactions toujours objectives effectuées avec les hommes, les femmes bénéficient d'un traitement allégé en

se faisant déstabiliser par des touches de niveau d'intensité (2), avant de se faire «baptiser» par un contact les faisant systématiquement chuter (degrés 3). Ces résultats concernent 8 hommes et 11 femmes (baptême 1995).

B. Dans la deuxième phase (1996-98), une augmentation de la violence a été relevée. Dans la séquence filmique de 1996, les contacts corporels pour les hommes sont d'une intensité plus élevée qu'auparavant (moyenne de degrés 3 à 4). Les élèves subissent des balayages provoquant des chutes impressionnantes ou reçoivent des coups qui les projettent parmi les spectateurs. D'autre part, des violences symboliques se concrétisent chez les capoeiristes brésiliens sous la forme d'attaques giratoires d'une rapidité maximale, effectuées en frôlant l'élève. Bien que ces attaques soient volontairement exécutées de façon à ne pas atteindre l'adversaire, elles impressionnent et permettent d'asseoir le statut des capoeiristes. Le débutant intimidé est sur la défensive, ce qui limite ses mouvements et son expression personnelle. D'autre part, le marquage de coups de pieds ou de genoux dans le visage des élèves à terre, qui viennent donc d'être « baptisés », rappelle symboliquement les trames des jeux qui dégénèrent en bagarre au Brésil.

C. La phase suivante est déclenchée par un incident emblématique. Suite au coup de tête d'un invité, occasionnant une suture du menton chez un élève et son abandon de la pratique, des mesures de sélection des invités seront désormais prises, afin d'éviter que ce genre de situation se réitère. Cette troisième période (1999-2005) se caractérise ainsi par une diminution graduelle de la violence physique. Les débutants sont de plus en plus épisodiquement sujet de projection ou de contacts d'intensité élevée. Le marquage

symbolique est couramment utilisé et les élèves sont « baptisés » avec des balayages en moyenne de niveau (2) d'intensité, ce qui correspond à des touches déstabilisantes (résultats du baptême 2005). Les cas presque inexistants de coups portés sont identifiés comme accidentels (un seul cas entre élèves de même niveau).

L'ambiance générale évolue au cours de ces douze années. D'un événement mystérieux, voire effrayant, la cérémonie de baptême est devenue festive et symbolique dans son rituel d'initiation. Le temps consacré à la danse, à la fête, à la *batucada* ou encore aux spectacles, avec un public dont la moyenne d'âge s'est élargie à toutes les générations, influence l'ambiance de la cérémonie. En 2005, 80 enfants furent « baptisés » en un jour.

L'analyse historique du terrain a mis en évidence un lien entre le processus d'intégration du Maître brésilien, donc de son insertion dans le système juridique et socioéconomique suisse, et l'institutionnalisation de la pratique. Mais l'assimilation partielle du *capoeiriste* aux normes et codes suisses démontre une forme particulière d'interculturalisme. Un processus d'ajustement aux « normes » s'est mis en place par la prise en compte des représentations renvoyées par ses élèves sur les réalités sociales et culturelles du milieu. Les modalités d'accomplissement des « jeux de capoeira » se sont transformées dans la nature de leurs interactions (objectives versus symboliques), ce qui confirme le phénomène d'euphémisation propre au « processus de civilisation » de N. Elias.

En définitive, dans le cas du terrain d'étude, la pratique de la capoeira subirait, en s'intégrant dans les espaces des loisirs occidentaux et, en référence à l'hypothèse eliasienne, une influence « civilisatrice », ayant comme conséquence une diminution des « contacts physiques ».

Mais peut-on pour autant parler de diminution de la violence ?

Afin de répondre à cette question, diverses formes d'interactions physiques² ont été analysées en fonction de leur rapport à la violence.

III. Les contacts physiques dans le combat ludique : une « violence » mutuellement consentie

En premier lieu, les dommages corporels individuels ainsi que les contacts physiques involontaires, donc les accidents de manières générale, ne peuvent être reportés à des actes de violence par leur caractère non-intentionnel.

D'autre part, si le jeu de capoeira est un « *combat ludique* », au sens de Simmel, il n'aurait « *absolument aucune autre motivation sociologique que le combat lui-même* » (Simmel, 1992, 47). La violence en serait absente, puisque dans la situation de *roda*, un « processus d'unification » s'installe : « *on s'unit pour se battre, et on se bat en se soumettant à des normes et des règles reconnues des deux côtés* » (Simmel, *op. cit.*). Si dans la « norme » partagée, les contacts physiques font « partie du jeu », alors ils ne peuvent pas être assimilés à des actes de violence. Ainsi, même une situation de « *jogo duro* », avec des conséquences traumatiques sérieuses mais qui a été engagée entre des partenaires volontaires, ne peut être qualifiée de violente. Comme le souligne ce Maître de capoeira, « *nous pouvons jouer dur avec le corps, jamais avec l'esprit, jamais avec l'âme. Si c'est pour jouer dur avec l'âme et l'esprit, alors c'est lutter, ce n'est pas jouer* » (Costa, trad. de l'auteur, 1993, 38). Ainsi, selon cet auteur, le contrôle émotionnel est un facteur, qui permet de reconnaître une situation de « jeu ». Mais si le contrôle se perd, les codes et les règles du jeu risquent de ne plus être respectés, permettant

l'apparition de la violence. Lorsque l'interaction se transforme en bagarre, elle n'a alors assurément plus de rapport avec les jeux de capoeira.

En fait, de nombreuses situations de contacts physiques représentent des formes d'engagement ludique exemptes de violence. En ce sens, l'agressivité se distingue de la violence et de la légitime défense, comme le rappelle ce Maître :

« ... la personne peut t'enseigner à utiliser ton agressivité, à contrôler, à dominer, à montrer. (...) Alors tu peux être agressif, oui, sans endommager l'adversaire. Ca, c'est ma philosophie. J'apprends à mes élèves à être agressifs mais je n'aime pas voir le gars faire saigner un autre, je n'aime pas blesser, à moins que tu ne doives te défendre, n'est ce pas ? » (Maître, Belo Horizonte, 03.2004).

Si dans le cadre de l'étude de terrain, la notion de violence, définie selon son rapport à l'intégrité physique, a fait apparaître un nombre de cas négligeable de réelle violence physique, la prise en compte des formes de domination symbolique étend largement la réflexion.

IV. Les violences symboliques dans les interactions ludiques : la mise en jeu d'une intégrité psychologique

Le déni de l'Autre, l'abus de pouvoir hiérarchique ou par exemple le manque de déférence sont des violences symboliques et bien réelles.

« Tu vas jouer la capoeira avec un élève de niveau bien inférieur à toi. Le gars entre et commence à donner des millions de coups. Le gars fait cette terreur dans le jeu. Il (l'élève) n'arrive pas à donner un seul coup. Tu ne le touches pas mais tu ne lui permets pas de développer son jeu. Ceci est une violence contre la capoeira. (...) Comme dans les baptêmes. Il amène sa famille, amène tout le monde pour voir et tu ne le laisses pas jouer. C'est-à-dire, même sans le toucher. C'est une violence énorme » (Maître, Lausanne, 25.05.05)

La violence symbolique peut être définie comme une « *force exercée par une personne ou un groupe de personnes pour soumettre, contraindre quelqu'un ou pour obtenir quelque chose* » (LTLFi). En ce sens, la pratique de la capoeira ne peut être réduite à une activité autotélique ou sans autre « *motivation sociologique* ». Divers

enjeux externes influencent le déroulement des interactions. La « réelle » violence ne serait-elle pas justement générée par des pressions, qui sont extérieures et qui provoquent des transgressions à la règle du jeu?

Différentes normes édictent des seuils de violence légitime, en fonction des lieux et des acteurs. Pour certains, les situations de violence dans la capoeira doivent être exceptionnelles: « *La violence de la capoeira doit rester dans l'intimité du capoeiriste, en ne se manifestant qu'en des situations extrêmes, pour défendre sa vie* » (Costa, *op. cit.* 26). Pour d'autres, un regard provocateur justifie son recours. Ainsi, « *cette relativité fait aussi apparaître l'idée que la violence n'existerait que dans la transgression d'une norme ou d'un ensemble de normes délimitant un ordre qui varie selon les groupes ou les sociétés considérée* » (Loudcher, 2006, 143). L'analyse de la « transgression de la norme » déplace le problème de la définition de la violence à celui de l'interprétation de la « norme ». Celle-ci dépend d'un certain nombre de catégories telles que le lieu d'insertion de la pratique, le transmetteur, les pratiquants, l'espace de transmission, le réseau d'échange, l'organisation du groupe, le mode d'interaction et la forme de l'échange. A titre d'exemple, cette dernière variable se partage elle-même en sous-catégories : le style de jeu (angola, regional, autres), la forme de technique, la durée des jeux, la distance entre les individus, le rapport à la terre ou à l'air, le rythme, l'intensité des contacts corporels, la présence de rituels, etc...

Cette analyse de la « réalité » ou « illusion » de la diminution de la violence s'applique donc également à des situations qui ne présentent pas de contact physique. En ce sens, les violences corporelles ne représenteraient plus que le sommet visible de l'iceberg de l'ensemble des interactions. Empêcher des joueurs d'entrer dans la *roda* peut être considéré comme une violence symbolique :

« Parfois, tu vas là au pied du berimbau (arc musical) et tu restes là trois heures. Entre un, entre deux, entre trois, il entre devant, excusez. Il a acheté le jeu mais il ne dit pas, tu ne vas pas entrer mais il impose une situation, où tu n'as pas de possibilité pour entrer. Ce n'est pas une discrimination, c'est de la violence pure. C'est mettre une personne en position d'infériorité, tu entres, quand plus personne ne désire entrer » (Entretien idem)

La détermination d'un seuil d'atteinte de l'intégrité psychologique ne peut pas s'effectuer par l'unique analyse visuelle des interactions concrètes ou de l'absence d'entrée en jeu d'un individu. Le recours aux entretiens compréhensifs permet alors de connaître la portée symbolique d'une action sur la personne. La délimitation d'un seuil d'intégrité psychologique dépend du parcours de l'individu, de son origine socioéconomique, des valeurs morales qui l'ont imprégné, d'événements particuliers d'ordre psychologiques et surtout de son origine culturelle.

Ainsi, la violence peut être « *légitime en ce qu'elle s'accorde avec un ensemble de règles et de valeurs prescrites par la société, ou bien si elle est non conforme, illégitime, en ce qu'elle contrevient aux normes sociales* » (Dunning, 1986, 312). Un contact corporel intentionnel, provoquant un dommage physique, peut être légitimé par un code culturel particulier.

V. Les cas de légitimation de la violence par un code culturel

Plusieurs cas de figure s'appliquent à ces contacts corporels intentionnels et « légitimes ». Si les joueurs partagent le même référent culturel, alors celui qui subit l'agression sera apte à décoder le sens de cette action qui répond à des principes tels que le code de l'honneur. Le geste devient alors un signe de rééquilibrage communautaire et n'est pas assimilé à une « violence ». Or, si ce code culturel n'est pas partagé par l'autre joueur, le contact corporel peut être perçu comme un acte de violence. Par exemple, l'imposition de la hiérarchie dans les jeux de capoeira se fait par des codes de

domination appartenant à la logique rituelle et traditionnelle de la capoeira, qui se distinguent des habitudes égalitaristes européennes. Ainsi, lors de ces interactions hiérarchiques, la négociation entre les joueurs ou la soumission feinte sont des issues non-violentes alors que l'imposition d'un code précis peut mener à des situations de violence symbolique, comme le résume le tableau suivant :

La relation hiérarchique dans le jeu	Le rapport à la violence symbolique
L'imposition de la hiérarchie par des codes de domination appartenant à la logique rituelle et traditionnelle de la capoeira	A. Si les individus partagent les mêmes références culturelles → pas de violence B. Si les « mondes » sont différents : - négociation → pas de violence - soumission feinte → pas de violence - conflit pluriculturel → <i>violence</i>
Abus de pouvoir hiérarchique	→ <i>violence</i>
Remise en cause de l'autorité hiérarchique	A. Rééquilibrage des rôles → pas de violence B. Le manque de déférence est perçu comme une atteinte au statut et à l'intégrité psychologique → <i>violence</i> qui peut provoquer un enchaînement de réactions.
La réponse à l'atteinte au code de l'honneur est liée au statut hiérarchique	La « norme » culturelle indique une situation de légitime défense qui autorise les représailles → pas de violence

La réponse s'accompagne d'une perte de contrôle émotionnel	→ violence
L'atteinte involontaire de l'autorité hiérarchique	→ pas de violence

Tableau de repérage des « violences » dans des situations de relations hiérarchiques

Les enjeux interculturels de l'implantation de la capoeira en Europe se manifestent certainement dans la capacité de ses adeptes à négocier de nouvelles « normes » permettant leur viabilité.

Les violences symboliques sont multiples : menace ou provocation verbale, intimidation physique, simulacre d'attaque, domination de genre, stratégie de déni ou d'écartement culturel, etc. D'autres formes renvoient à des logiques politiques, territoriales ou à des processus d'identification idéologique. Comme les violences symboliques se réalisent généralement de manière dissimulée, discrète ou prolongée, elles se fondent parmi les interactions. En outre, elles ne deviennent opératoires que si le seuil de tolérance de l'individu concerné est dépassé. Ce sont là différents arguments en plus du *principe de flottement méthodique* qui rendent son étude difficile.

VI. Regards critiques sur le concept de violence appliqué à la capoeira

En tant que « *fait de société complexe* » (Loudcher, *op. cit.*, 147), la violence dans la capoeira ne peut être réduite à des situations de frappe ou de prises qui provoquent une atteinte objective de l'intégrité physique mais doit être élargie à l'étude des violences symboliques. Sa réalisation, qu'elle soit physique ou symbolique, dépend de

la perception des auteurs ou des témoins de l'événement envisagé comme tel, ainsi que de la culture dans laquelle elle s'actualise. « *C'est dire si la violence est mouvante et insaisissable, tant elle désigne suivant les lieux, les circonstances ou les milieux, des réalités différentes .* » (Le Goaziou, 2004, 11)

Néanmoins, lorsque l'interaction dérive en affrontement libre, plusieurs explications sont envisageables. Les causes peuvent être liées à des enjeux politiques, à des différents identitaires ou à des prétextes personnels, par exemple, lorsque l'honneur est en jeu. Il arrive parfois que l'un des joueurs identifie, à mauvais escient, un geste particulier comme un signal de menace, ce qui va déclencher l'altercation. Si, généralement, ce genre de situations n'est pas tolérée par les adeptes européens, les Maîtres également interprètent ces débordements comme un manque de maîtrise sur soi. Dans tous les cas, ces situations alimentent les discours. La nouvelle se répand rapidement dans l'ensemble de la communauté, « avant même que le capoeiriste ait touché le sol ». Les prises de position portent entre autre sur le non-respect des codes ou à l'inverse sur la justification et la légitimité de la transformation du jeu en conflit. Elle se résume en ces termes: « *Capoeira é Capoeira* » (trad. *La capoeira, c'est la capoeira*). Une manière de signifier que la pratique a des règles internes précises, selon *le principe de flottement méthodique*. Ainsi, des faits, en l'occurrence des « atteintes corporelles volontaires », illégitimes ou « déviantes³ » à la société, au sens de H. Becker, (Becker, 1963, 32-33.) sont autorisées dans certains cas. « *La déviance est (...) le produit d'un processus qui implique la réponse des autres individus à ces conduites. Le même comportement peut constituer une transgression des normes s'il est commis à un moment ou par une personne déterminée, mais non s'il est commis à un autre moment ou par une autre personne; certaines normes, pas toutes sont transgressées*

impunément. Bref le caractère déviant, ou non, d'un acte donné dépend en partie de la nature de l'acte (c'est à dire de ce qu'il transgresse ou non une norme) et en partie de ce que les autres en font» (Becker, *op. cit.*, 37) . Les personnes concernées, le moment et le type de jeu en cours définissent les normes et en conséquences sa transgression lors des interactions.

En définitive, quelques critères de reconnaissance de l'expression des violences ont émergé au cours de ces analyses et permettent de préciser ses conditions de réalisation dans les jeux de capoeira.

- A. L'exécution d'une « action », qui sort de la « norme » implicite au groupe concerné et qui touche à l'intégrité physique ou psychologique est une violence.
- B. La valeur intentionnelle, en tant qu'« acte (s) d'agression commis *volontairement* à l'encontre d'autrui, sur son corps... » (LTLFi) est un indicateur stable qui permet d'évacuer les violences (physiques ou symboliques) accidentelles et aléatoires.
- C. Si la situation est une forme d'interaction mutuellement consentie (*jogo duro* d'entraînement) et qu'il n'y a pas d'écart au code, alors il n'y a pas de violence.
- D. Le contrôle émotionnel dans le combat ludique est un critère d'absence de violence.

Des microgestes de ces individus en situation de face à face (Goffman, 1993) aux rituels religieux préservés ou entretenus par certains capoeiristes, en passant par les contacts physiques objectifs et les conduites symboliques, les modes d'interaction des jeux de capoeira dépendent de l'arrangement d'un certains nombres de variables. Ainsi, l'analyse de la présence de violence dans les jeux de capoeira « *en termes de*

transgression de normes » a révélé un champ d'investigation précieux et ouvre à des recherches comparatives ultérieures⁴.

Notas

¹ Quatre types de variables ont été prises en compte : les caractéristiques des acteurs et du public, le déroulement de la roda et sa datation dans l'échelle diachronique (1994-2005), la nature et l'intensité du contact corporel et l'atmosphère générale, comprenant les antécédents politiques et relationnels des individus. L'intensité des contacts est classée par dimension: marquage (0), touche légère (1), touche avec effet déstabilisateur (2), touche objective (3) et touche portant à des conséquences traumatiques (4).

² recueillies sur la base de la littérature spécifique, d'observations participantes (pratiquante dès 1994) et d'entretiens (30 élèves suisse romands, 14 élèves cariocas, 10 élèves européens, 15 Professeurs et Maîtres brésiliens).

³ Selon la conception sociologique de l'auteur, la déviance se définit « comme la transgression d'une norme acceptée d'un commun accord (...) mais elle n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un « transgresseur ». Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette».

⁴ Thèse de sociologie en cours: Analyse comparative de processus d'ajustement de la capoeira en Europe. Etudes de terrains en Allemagne, Italie, France et Suisse. LaSA EA 3189, Université de Franche-Comté.

Bibliographie:

Becker, Howard S. (1963). *Outsiders. Etude de sociologie de la déviance*, Paris, (autre édition, 1985)

Costa, R. S. (1993). *Capoeira, o caminho do Berimbau*, Brasília, Thesaurus Editora.

Elias, N., Dunning, E. (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Fayard. (traduction française 1994)

Goffman, E. (1974,) *Les rites d'interaction*. Paris, Les éditions de Minuit. (traduction française 1993)

Loudcher, J.-F. (2006). Penser la violence en sciences sociales du sport, dans *Sport and violence*. Spain, Edition Universidad Pablo de Olavide, 141-148.

Le Goaziou, V. (2004). *La violence*, Paris, édition Cavalier bleu.

Ohl, F. (2004). « Goûts et culture de masse : l'exemple du sport », *Sociologie et société*, Vol. XXXVI, numéro 1, « Goûts, pratiques culturelles et inégalités sociales : branchés et exclus », 209-228.

Simmel, G. (1908). *Le conflit*, les éditions Circé. (traduction française 1992, 2003)

Vigarello, G. (1988). *Une histoire culturelle du sport: techniques d'hier et d'aujourd'hui*. Paris.